

sa musette et sauta dans le train. Il roula deux jours et deux nuits. De la gare au village, il y avait un ruban de lieue ; il le fit au pas de charge, et il avait si fière allure sous sa capote boueuse et sous sa bourguignote que les passants saluaient avec admiration ce gaillard à tous crins.

A l'entrée du village, le facteur finissait sa tournée, le père Leret, un bonhomme qui n'avait d'autre défaut que d'aimer un peu trop la causette chez les marchands de vin.

— Bonjour ! Bonjour !

Ils échangèrent quelques paroles cordiales, mais le poilu vit bien que le facteur ne le reconnaissait pas.

— Qu'est-ce qu'on dit chez vous ?

— Dame, on dit que c'est long.

— Patience ! Ça finira !

— Ça finira ? . . . On dit que sans les curés ça n'aurait peut-être pas commencé. . . On dit aussi qu'ils ne se battent guère.

— Il ne faut pas dire ça, mon brave ; j'en ai un dans ma tranchée, il se bat juste autant que moi.

— Peut-être bien ! . . .

Le voyageur continua sa route, descendit la grande rue, passa devant la fontaine où les laveuses sourirent à sa belle mine, et, se tournant près de l'église, frappa au presbytère. Une femme entr'ouvrit ; c'était une vieille à papillottes, robe et tablier noirs, moitié domestique, moitié dame, d'une amabilité tempérée de méfiance. A la vue du militaire, son front se rembrunit :

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Mademoiselle, dit l'inconnu, je suis en permission, de passage dans le pays ; je viens vous demander pour ce soir le vivre et le couvert.

— Monsieur le soldat, je regrette infiniment, mais ce n'est pas possible ; M. le curé n'est pas là, il est au front.

— Je le sais, Mademoiselle ; nous sommes de la même compagnie, et c'est lui qui m'envoie. Il m'a dit : " Présente-toi de ma part à Euphrasie ", et il m'a assuré que je serais bien reçu ! . . .

Euphrasie leva les bras au ciel.

— Voilà bien M. le curé ! Il sera toujours le même ; il nous enverra toute la troupe. Depuis qu'il est parti, Monsieur, ça n'arrête pas. Un jour l'un, un jour l'autre ; c'est à croire que l'armée entière connaît M. le curé. Je m'attends qu'un de ces matins il m'enverra le général Joffre ! Au temps d'aujourd'hui, tout cela coûte : nos poules ne pondent pas, le boucher ne donne pas sa viande pour rien, le boulanger non plus ne travaille pas gratis, et M. le curé n'est pas riche. C'est l'agneau du bon Dieu mais il n'y a pas de raison. S'il faut que je nourrisse tout ce monde-là, il n'y a point de fortune qui y résisterait. Telle que vous